

À cinquante-deux ans, l'ancien gamin Roman Fritzl était le dernier survivant du petit peuple de la cave. Sa mère était morte, son frère et sa sœur n'avaient pas atteint la quarantaine. L'air libre les avait tués lentement comme une émanation délétère.

La maison d'Amstetten a été revendue sept fois depuis qu'ils en sont sortis le 26 avril 2008. Roman avait cinq ans ce jour-là. Comme l'avait dit un jour son père à un voisin, elle est entrée dans l'histoire.

– Quelle histoire ?

Un sourire était monté à ses lèvres. Il l'avait ravalé aussitôt comme une bouchée.

Mais on finit par oublier les histoires, et le dernier propriétaire des lieux avait fait faillite. La boîte de nuit qu'il avait ouverte quinze ans plus tôt n'avait plus de clients. Elle était terminée l'époque où les invités s'entassaient près du bar lilliputien face à la piste de danse où auraient pu valser des nains. Sous le plafond bas comme un homme on fêtait l'anniversaire d'un ami déguisé en vampire, le baptême d'un enfant dont les parents espéraient qu'il serait un jour brillant comme Lucifer, le mariage d'un couple qui les derniers convives en allés consommait en frissonnant sa nuit de noces à croupetons sur une table à l'endroit même où jadis trônait le lit sur lequel le père avait chevauché sa fille durant un quart de siècle.

Les derniers temps, c'est à peine si quelques vieillards venaient encore boire des bières par nostalgie de leur jeunesse, quand les médias du monde avaient envahi la petite ville pour transmettre jusqu'en Chine et en Australie des images de la maison de l'ogre. Ils attendaient des fantômes et lassés de ne pas les voir apparaître ils repoussaient leur verre, se levaient ivres en se cognant la tête aux lattes du plafond, titubaient dans le labyrinthe et remontaient à la surface avec des yeux de poisson mort.

Une explosion un matin de décembre. La veille, les artificiers avaient passé leur journée à parsemer le bâtiment d'explosifs. Une déflagration sous une averse de neige comme on n'en avait plus entendu ici depuis les derniers bombardements alliés de 1945. Une chute de briques, de pierres, de bois, de béton et quelques morceaux de la terrasse qu'on reconnaît encore au-dessus du tas. Puis le bulldozer qui égalise, aplanit, lisse. Aucun objectif pour immortaliser la scène. Même si le vieux maire avait pris la peine d'annoncer l'événement aux agences de presse. Il comptait venir prendre lui-même quelques photos. Victime d'un rhume dans la nuit, il était resté chez lui par peur du froid.

Roman essuie de sa main gantée les flocons tombés sur ses lunettes. Il aperçoit un éclat de la maison à quelques pas de lui, mais il ne s'avance pas pour le ramasser et l'installer de retour chez lui sur la cheminée de son salon comme un éclat du mur de Berlin. Pas de relique, sa mémoire en est pleine à dégueuler chaque nuit dans ses rêves.

Il est remonté dans sa voiture. Il a aperçu dans le rétroviseur l'enseigne du défunt dancing alimentée par un panneau solaire qui continuait à clignoter sur son portique à peine ébranlé par l'explosion. Désormais, des voitures se gareront au-dessus de la cave qu'il n'est venu à l'idée de personne de faire sauter en même temps que la baraque et qui restera comme une poche de cauchemar

CLAUSTRIA

sous la terre autrichienne jusqu'au jour lointain où une secousse sismique la fera disparaître à son tour.

Amstetten est aujourd'hui une ville verte, fleurie dès le printemps, où on a déroulé des tapis de terre gazonnée au milieu des rues. On laisse son véhicule dans ce parking à ciel ouvert, comme on se déchausse à l'entrée d'une mosquée, avant de pénétrer dans le sanctuaire où les habitants adorent leur bel écosystème en pédalant pour faire tourner les roues de leurs vélos comme des moulins à prières.

Platon, le mythe de la caverne, *the myth of the cave*. Des prisonniers qui ne verront jamais de la réalité que des ombres d'humains projetées sur la paroi de la grotte où ils sont enchaînés. Dans le souterrain les enfants n'ont vu de l'extérieur que les images tombées du ciel qui leur parvenaient par le câble de l'antenne.

Le mythe a traversé vingt-quatre siècles avant de s'incarner dans cette petite ville d'Autriche avec la complicité d'un ingénieur en béton et celle involontaire de l'Écossais John Baird qui inventa le premier téléviseur en 1926.

Je me suis rendu sur les lieux fin novembre 2008. Un trou gris de Basse-Autriche cerné par les forêts, les montagnes. Un endroit comme un autre pour donner la vie et laisser se dérouler la sienne sans geindre ni se pâmer.

J'ai rencontré Roman à l'hôpital Mauer-Amstetten où après avoir expulsé tous les malades les autorités logeaient la famille souterraine afin de la protéger des journalistes et des paparazzis. Pas l'ombre d'un flic ce matin-là, les médias s'étaient lassés de faire le siège de la forteresse.

J'étais venu en taxi. Le chauffeur parlait un peu d'anglais.

– Vous avez un ballon ?

– Oui.

Il a ri. Je n'ai pas osé lui dire que j'allais en faire cadeau à Roman.

– Cette affaire est une mauvaise publicité pour notre ville.

Il a réfléchi.

– Mais c'est de la publicité quand même.

Six mois plus tard, un restaurant proche du palais de justice de Sankt Pölten où l'on jugeait Fritzl rebaptiserait la célèbre escalope de porc autrichienne du nom de Wiener Fritzl, peut-être pour le traiter ainsi de cochon, ou alors pour donner au personnel médiatique venu couvrir le procès le délicieux frisson de mâcher une lamelle du corps de l'ogre. Les autorités ont été averties de cette faute de goût, et à regret le restaurateur a enlevé l'affichette qu'il avait collée sur sa vitrine.

J'ai enfilé une blouse blanche que j'avais achetée la veille. J'ai attendu caché derrière un sapin. Une porte s'est ouverte. Un infirmier est sorti. Roman le suivait en combinaison de ski rouge et Moon Boots vert amande. Il portait encore des lunettes fumées qui protégeaient de la lumière du jour ses yeux fragiles d'enfant des profondeurs. Il souriait. L'infirmier se donnait de grandes claques sur les épaules pour se réchauffer. Il lui a dit quelques mots avant d'aller fumer une cigarette au loin.

J'ai lancé le ballon. Il a regardé en direction du sapin. Je suis sorti de ma cachette, levant la main en signe de paix comme font les chefs indiens dans les westerns. Il n'a pas semblé surpris de me voir. Il avait vu surgir tant de monde depuis son extraction de la cave.

Je me suis approché. Il a glissé en shootant. Il s'est relevé un peu pataud, gros cosmonaute emmaillotté dans sa combinaison et ses bottes spatiales. Je lui ai renvoyé le ballon. Nous avons fait quelques passes. Il devenait peu à peu plus agile. Il courait dans la neige. Peut-être ne se souvenait-il déjà plus du petit seau en plastique rempli de flocons à moitié fondus que leur père avait apporté dans le souterrain un jour de décembre. Un cadeau fugace qui leur avait rappelé le givre du congélateur.

L'infirmier est revenu vers nous en crachant des bouffées. Me prenant pour un confrère, il m'a salué d'un hochement de tête que je lui ai aussitôt rendu.

– *Willst du eine Zigarette ?*

Il a sorti son paquet de sa poche.

Je lui ai répondu *ja, ja*.

– *Sie arbeiten in diesem Krankenhaus ?*

Je n'ai pas compris sa question, d'ailleurs je ne suis pas sûr qu'il me l'ait posée. J'ai cru m'en souvenir le soir phonétiquement et c'est le concierge de l'hôtel qui a cru reconnaître ces mots.

– Il voulait savoir si vous travailliez à l'hôpital.

J'avais répondu à l'infirmier d'un simple *ja*, mais cette fois mon accent m'avait trahi. Il s'est mis à hurler, tant et si bien que Roman a détalé. Tandis qu'il lui courait après, je me suis enfui.

J'ai atteint la route essoufflé. J'ai fait de grands signes aux voitures. Je suis monté dans le break d'une dame. J'avais répondu à toutes ses questions en levant mon poignet et en donnant des coups d'ongle sur le verre de ma montre. Croyant sans doute que cet étrange soignant courait vers une urgence, elle écrasait l'accélérateur. Je voyais sur le tableau de bord clignoter l'alarme de la jauge d'essence. Cinquante kilomètres plus tard, elle s'est arrêtée en catastrophe à une station-service. Je me suis échappé.

Je suis rentré à Vienne en car.

J'ai marché. Une ville comme un décor d'opéra où l'on attend perpétuellement l'instant où le rideau se lèvera. La circulation comme un bruit de spectateurs qui se bousculent dans les allées en cherchant leur place.

Je ne doutais pas de rencontrer Hitler au coin d'une rue. Dans les années 1910 il errait là comme un pauvre diable avec ses trois idées noires qu'on aurait enterrées cinquante ans plus tard dans l'anonymat, son corps séché par la vieillesse. Sa vie aurait été pareille à celle des innombrables illuminés qui ont terminé leur

vie en déblatérant des imbécillités dans l'arrière-salle d'un café en compagnie d'autres gâteux de leur génération.

Un enterrement de misérable dans un petit caveau acheté à crédit, une folie ornée d'un svastika inversé fruit de toute une existence de privations dans l'espoir de se faire remarquer dans ce grand cimetière où été comme hiver on enterre au pas de charge afin d'aller déguster plus vite la collation des funérailles.

Mais il a quitté à vingt-cinq ans la capitale de l'ancien Empire austro-hongrois. Ces terres détrempees de nostalgie, où la cruauté était devenue un fantasme masochiste, où l'héroïsme était considéré comme un luxe de hobereau assez dégénéré pour préférer la gloire à la rapacité. L'Allemagne l'a adopté comme un chien galeux.

Dès sa sortie, Roman avait bénéficié d'une éducation que l'État avait financée de mauvaise grâce. L'affaire ne lui avait que trop coûté, et le sinistre tourisme qui avait semblé se développer un temps autour d'Amstetten était vite tombé en quenouille. De toute façon, il n'aurait jamais généré assez de taxes pour espérer récupérer un jour tout l'argent dépensé pour cette famille broyée, extraite en charpie de son terrier.

Reloger quatre-vingts malades afin de lui laisser la jouissance d'un hôpital tout entier s'était avéré ruineux. Les premiers temps, les enfants ne supportaient pas l'espace. Ils avaient peur des sonneries, des escaliers, et surtout des fenêtres qui donnaient sur la campagne, avec ces routes comme des canaux où les voitures coulaient vers l'infini. En hâte, il avait fallu construire une réplique de la cave qu'ils habitaient une partie des jours, des nuits, et parfois davantage. Un caisson de recompression. Ils étaient comme des plongeurs remontés trop vite des profondeurs.

Angelika aurait aimé conserver la cave d'Amstetten et pouvoir s'y réfugier quand les tracas de la liberté lui pèseraient. Une sorte de résidence secondaire, un espace privé où elle pourrait retrouver ces vingt-quatre années où du fond de l'horreur elle avait si souvent connu la joie.

Les premiers pas tardifs de Petra, le premier sourire de Martin

et cet instant magique où Roman avait tant fait rire le peuple de la cave réuni autour d'un repas de Pâques en gobant un spaghetti à la manière de l'avaleur de sabre qu'il avait vu la veille à la télévision.

Le monde entier était braqué sur l'Autriche accusée d'abriter encore dans son sous-sol des poches de nazisme. Un troupeau cosmopolite d'envoyés spéciaux ingérables, fureteurs, désœuvrés après un séjour de plusieurs mois dans cette ville sans attrait, qui se précipitaient chaque jour à la conférence de presse où policiers et magistrats les inondaient de nouvelles pour étancher leur soif de bestiaux déshydratés d'avoir pissé trop vite celles de la veille. Une vapeur dont les antennes satellites saturaient la stratosphère sans discontinuer.

Quinze jours après leur sortie, Angelika avait exigé que Roman soit scolarisé à l'instant même dans une école avec son frère Martin qui avait eu dix-huit ans au début de l'année. Du soir au matin, ils s'étaient retrouvés tous deux dans la même classe. Un cours préparatoire où l'aîné faisait saillie comme un épouvantail au milieu d'un champ de bonsaïs. L'armée avait été affectée à la surveillance de l'établissement scolaire, une troupe qui le cernait par cercles concentriques comme une citadelle. Peur des photos, des vidéos, des rumeurs, crainte d'un enlèvement par de mystérieuses brigades aux intentions aussi improbables qu'absurdes.

Ils n'étaient restés là-bas qu'une semaine, le temps d'effrayer leurs condisciples avec leur tête hallucinée, leurs lunettes noires rendues étanches par un bourrelet de caoutchouc, leur manie de se déplacer à quatre pattes dans la cour, de communiquer accroupis sous leur bureau, dans les placards, les toilettes éteintes, comme des cafards que seule l'obscurité rassure.

On avait fini par monter une tente kaki, tapissée de couvertures de survie, un abri opaque à la marge du terrain de sport où les enseignants disaient aux autres gamins qu'ils allaient faire la sieste.

Et puis un rapatriement en pleine nuit dans une ambulance perdue au milieu d'une armada de camions remplis de militaires armés de fusils d'assaut dont on devinait le canon sous la bâche. Retour à l'hôpital auprès d'Angelika et de leur sœur toujours en réa.

L'hôpital avait servi de sas, et des escouades d'instituteurs, de professeurs de toutes sortes s'étaient relayées chaque jour pour leur infuser les rudiments d'un savoir que l'aîné transpirait à grosses gouttes à chaque leçon pendant que Roman assimilait à peu près cette soupe. Au fur et à mesure il devenait moins ignorant, et s'éloignait de la crétinerie dont sa fratrie souterraine demeurerait affectée jusqu'à la mort. Mais son intelligence resterait poussive, comme s'il avait tenu à rester solidaire malgré tout.

Dès le lendemain de la libération de la cave, la police avait organisé des réunions quotidiennes à l'hôpital. La grand-mère Anneliese, Angelika, les enfants de la cave et les trois enfants du haut que Fritzl avait arrachés à leur mère pour les élever à l'air libre tentaient de nouer des liens tandis que Petra luttait contre la mort dans l'unité de soins intensifs.

Au bout de quelques jours Angelika a trouvé sa mère encombrante. Roman et Martin commençaient à lui manifester une certaine tendresse, et elle allait chaque jour visiter Petra en parlant d'elle avec une façon de se l'approprier qu'elle jugeait suspecte.

Les médias avaient émis des doutes sur son innocence. Si la police n'avait relevé aucune trace ADN de son passage dans la cave, personne n'imaginait qu'elle n'avait pas remarqué le manège de son mari charriant les victuailles et remontant les poubelles.

Reprenant à son compte ces soupçons légitimes, l'index pointé vers elle Angelika l'a accusée en silence un matin de mai. La vieille a plaidé maladroitement devant sa fille muette.

– Ton père m’a toujours terrorisée. Il m’aurait frappée si je lui avais posé la moindre question.

– Je ne l’ai jamais vu traverser le jardin avec des courses. Et même si je l’avais vu ? Les yeux peuvent se tromper comme les gens.

– J’entendais, oui, j’entendais. Mais c’était impossible que tu sois en bas, comment aurais-tu voulu que j’en croie mes oreilles ? Si on devait prêter attention à tout ce qu’on entend.

– Il m’avait dit que tu étais à l’abri dans une secte. J’étais rassurée. Quand tu étais jeune, ton père avait tellement peur que tu te drogues. Il t’a enfermée pour te protéger. Sans lui, aussi bien tu serais déjà morte.

Sans un mot Angelika lui avait asséné son verdict. Anneliese avait compris qu’elle lui interdirait désormais de voir les six enfants que son mari lui avait faits. D’un regard, elle l’a jetée hors de la chambre sans lui laisser le temps de les embrasser.

Elle était sortie de la pièce toute mouillée de sueur. La peur d’être arrêtée, de mourir en prison. Le visage d’Angelika taillé dans la pierre. Une tête qui s’était refermée sur sa condamnation sans appel, même si elle n’avait pas ouvert sa bouche édentée pour lui signifier la sentence.

Quand Angelika a appelé le commissaire général de la Basse-Autriche, sa mère sortait à peine de l’hôpital en titubant sous la pluie.

La semaine suivante on l’exilait sous une autre identité dans un village perdu du Tyrol dont le nom a été tenu secret jusqu’à son décès dix-sept années plus tard. Son changement de nom lui avait été facturé cinq cents euros, malgré ses protestations à vouloir conserver le sien qui était gratuit. Avant d’être envoyée là-bas, elle avait eu à peine le temps de se plaindre à un groupe de journalistes qui planquaient devant chez elle.

– C’est quand même triste d’avoir élevé dix enfants et de ne pas avoir d’argent.

Selon les instructions de sa fille, le bénéfice de la retraite de son mari lui avait été retiré. Elle devrait se contenter désormais du minimum vieillesse. La maison d'Amstetten avait été saisie afin d'indemniser partiellement les banques qui avaient prêté à Fritzl à fonds perdu pour réaliser ses fantasmes immobiliers.

L'image du père autrichien était déjà assez ternie. L'exil sonnait le glas des tracasseries policières à son endroit. On préservait ainsi l'icône, la mère autrichienne qui foulée aux pieds aurait fait passer la population du pays pour une horde de loups.

Un journaliste italien avait remarqué que Fritzl portait moustache comme le Führer, et la nouvelle s'était répandue jusque dans les blogs des ados de la ville. Les pères moustachus se rasaient, de crainte qu'on ne les prenne pour des bourreaux.

Le président de la République devait répondre à des questions insolentes.

– Chez nous, on met du vin dans sa cave. En Autriche, vous y mettez vos gosses ?

Il avait répondu que non. Le monde entier avait ri.

Angelika a dirigé l'Autriche pendant presque une année. La parole de la martyre était aussi sacrée que les sourates du Coran. Depuis son cockpit de l'hôpital, elle pilotait satellites et rotatives de la planète.

Les interrogatoires de Fritzl étaient rendus publics quand elle les avalisait. Elle les modifiait souvent, afin de consolider les fondations de son histoire. Au début de l'affaire, elle a récusé plusieurs flics aussitôt remplacés comme des figurants. On a dû transiger le jour où elle a exigé l'arrêt immédiat des perfusions que l'on faisait à sa fille.

- Du sang d'inconnus.
- Nous n'en avons pas d'autre.
- Donnez-lui le mien.

– Vos groupes sanguins sont antagonistes, en plus le sien est rarissime.

– Je veux rencontrer les donneurs.

Un appel avait été diffusé le lendemain sur la chaîne nationale. Un médecin en blouse lisait le communiqué d'une voix blanche.

– Une chute des stocks de sang du groupe AB-, consécutive à une rupture de la chaîne du froid, nous amène à demander instamment aux personnes qui en sont porteuses de téléphoner de toute urgence au numéro qui s'affiche en ce moment au bas de votre écran.

Un défilé trois jours plus tard dans le hall de l'hôpital. Angelika dissimulée derrière la vitre d'un bureau. Sa main qui se levait, fléchissant vers l'avant ou pivotant de gauche à droite pour récuser un candidat. Un flic déguisé en infirmier était chargé de faire semblant de prendre la pression artérielle des recalés, et de les renvoyer dans leurs foyers pour cause d'hypertension incompatible avec la saignée.

Elle semblait choisir au petit bonheur, des hommes autant que des femmes et même un vieillard qui s'était faulilé alors qu'il avait dépassé depuis longtemps la limite des soixante-dix ans au-delà desquels l'Europe interdit les dons de sang. L'hématologue chargé de la collecte était intervenu.

– C'est impossible.

– J'ai quand même le droit de choisir le sang de ma fille.

Il en était convenu bouche bée.

Un mois plus tard, on levait Petra chaque matin. Deux kinés la prenaient en charge et s'employaient à la remuscler. Elle portait un visage gris, des cernes couleur de glaise, de petites mains égarées au bout de bras comme des baguettes brisées à l'endroit du coude. Un corps d'enfant, collée à l'os une pulpe mobile sous la peau. Une poupée cassée, fragile, sa cire prête à fondre.

CLAUSTRIA

Elle ne fabriquait aucune phrase, des mots en vrac crachotés d'un raclement de gorge. Elle ne répondait pas quand on lui demandait si elle avait mal ou si elle pouvait faire un effort pour essayer de lever plus haut la jambe. Les mots tombaient en cataracte à l'improviste, comme s'ils s'étaient lentement accumulés dans son larynx.

Un vocabulaire mystérieux, des petits cailloux de langage, des fragments, syllabes inversées, mélangées, des petits dés jetés au hasard comme si l'air des pièces était un tapis vert. Une infirmière chargée de les recueillir les envoyait chaque soir à un linguiste de Salzbourg à la recherche de l'embryon du verbe.

Roman a vécu à Vienne son âge adulte. On y parle autrichien, un allemand que les autochtones disent plus mélodieux. Une langue qu'il parlait couramment au moment où explosait la maison d'Amstetten. S'il lui arrivait encore de pousser un hurlement soudain ou de marcher à quatre pattes, c'était tout seul dans son appartement claquemuré.

À cinquante-deux ans, il avait fait trois tentatives de concubinage. Les deux premières avaient avorté avant la fin du premier mois. La troisième a raté de quelques jours la date de son premier anniversaire. Une comptable fraîchement divorcée d'un collègue et mère de deux enfants.

Elle les obligeait à l'appeler papa, mais ce titre le gênait. Il lui semblait devenir son père à chaque fois qu'il entendait ce mot. Un père aimé, dont on l'avait spolié à sa sortie du souterrain, un père mort depuis longtemps qu'on avait incinéré en douce afin que nul ne puisse voir sur internet la fumée de son cadavre se dissiper dans le ciel autrichien, ni voler ses cendres pour les vendre par petits sachets comme des doses de cocaïne.

Roman aimait jouer sur le tapis avec les gosses. Il traduisait à leur mère les mots qui leur manquaient parfois pour exprimer le fond de leur pensée. À deux et quatre ans, ils prononçaient encore beaucoup de choses avec les yeux, avec leurs lèvres closes mais

bavardes qui se contractaient, se chevauchaient, se plissaient ou devenaient vagues comme une dune. Il savait lire ces signaux, comme d'autres un électroencéphalogramme. Un discours muet, subtil, que chaque mot acquis effaçait peu à peu, jusqu'au jour où ils n'auraient plus pour s'exprimer que le langage qui parlerait à leur place, et eux derrière les phrases à se désespérer de n'avoir à leur disposition qu'un vocabulaire inflexible, au sens figé comme une bulle au cœur d'un glaçon, des chiffres dont on ne pouvait pas faire des nombres à l'infini, des sentences raides comme des axiomes, expression du quadrillage que posent les humains sur la réalité.

Même les grandes personnes continuaient à dire sans mots. Il observait les foules bavardes, avec tous ces yeux qui jacassaient à l'insu des consciences recroquevillées, persuadées qu'elles se taisaient quand elles ne disaient rien. Dans la cave, pendant des heures frères et sœur n'émettaient aucun son, les émanations de leur pensée toujours sur le qui-vive se mêlaient continuellement dans l'atmosphère confinée comme des odeurs.

Sa concubine éphémère était une humaine ordinaire, assez avisée cependant pour se rendre compte que Roman avait gardé comme des rhizomes courant jusque dans la cave. Il avait des petits pieds d'enfant qui portaient un corps adulte obèse et flasque. Au fur et à mesure, elle avait eu le sentiment de le perdre de vue. Quand le ton montait, elle voyait bien qu'il semblait quitter la conversation. Ne sortait plus de lui qu'un texte artificiel auquel lui-même ne comprenait rien. Pendant ce temps, les enfants ne le quittaient pas des yeux et semblaient approuver quelque chose qui émanait de lui.

Elle l'engueulait. Il essayait de se défendre.

– Je ne vois pas ce que tu me reproches.

– Tu propages des mauvaises ondes.

Il se taisait, baissait la tête. Les enfants fixaient sa calotte crânienne.

– Vous allez arrêter de le regarder ? Vous croyez que les cheveux de papa vont vous raconter une histoire ?

Ils n’avaient plus de rapports. Ils dormaient alignés sur le lit. Ils étaient devenus différents. Il faut se ressembler un peu pour faire l’amour.

Un soir elle avait quitté l’appartement. Elle avait ouvert la porte, avait dévalé l’escalier avec ses deux mioches. Elle avait retrouvé la rue, l’air libre. Il ne saurait jamais si elle s’était échappée de ce couple avec la même ivresse que lui de la cave d’Amstetten des décennies plus tôt. Une ivresse vite évaporée, il avait gardé la nostalgie du sous-sol. Cette conque, cette coquille qu’ils remplissaient tout entière comme jaune et blanc d’un œuf.

Il s’était consolé de la rupture devant sa console de jeux, une amie électrique dont il parlait la langue. Il regardait le monde défiler à ras de terre à travers les baies vitrées de son grand salon.

À sa majorité, Angelika avait décidé qu’il gagnerait sa vie. Elle avait appelé à la rescousse le ministère de la Justice qui avait pesé de tout son poids sur la municipalité de Vienne pour qu’il soit nommé aide-jardinier au château du Belvédère. Un poste fantôme. Afin de l’occuper, on lui faisait planter au printemps des fleurs laides dans un enclos interdit au public. Il devait les arroser tout l’été avant de les arracher à l’automne. L’hiver, il remuait la terre avec une bêche. Un salaire de misère amputé au bout de deux ans, après qu’on l’eut gratifié d’un mi-temps.

– Vous pourrez vous reposer, et puis ici vous ne servez pas à grand-chose.

Le directeur lui avait donné une tape paternelle sur l’épaule sans remarquer son chagrin.

Il avait vingt-quatre ans. Des mois de loyer impayés, et on l’avait expulsé du studio en rez-de-chaussée d’une de ces cages à

poules de banlieue construites sous l'occupation soviétique dans l'immédiat après-guerre. Il n'avait jamais pu habiter qu'à ras du sol, il se cachait les yeux au moindre premier étage. Un vertige, une peur de tomber dans le vide, d'être happé et ramassé sur la dalle à la petite cuillère.

Il avait émigré dans un foyer excentré où une femme de service nymphomane l'avait dépucelé tant bien que mal. Une expérience qui lui avait rappelé étrangement une sensation désagréable dont il avait gardé le souvenir confus. Un de ces souvenirs nés dans la pénombre de la cave qui clopinaient toujours dans les bas-fonds de sa mémoire. Mais avec le temps il avait fini par éprouver du plaisir avec elle.

En mars, une journaliste de la télévision nationale autrichienne est venue le voir au Belvédère. Une grande femme brune dont le tailleur gris lui semblait un emballage trop luxueux pour qu'il puisse rêver d'accéder un jour au corps qu'il enrobait. Elle lui a d'abord demandé si son identité correspondait bien à celle de celui qu'elle recherchait. Il a baissé la tête plusieurs fois.

– Nous faisons un reportage sur vous.

– Moi ?

Il avait pointé son index sur sa poitrine comme pour se dénoncer.

– J'ai rencontré votre frère et votre sœur, mais leurs propos sont incohérents et il faudrait les sous-titrer tellement ils bafouillent. En plus ils ont la peau trop blanche et des espèces de taches brunes dégoûtantes qui nous obligeraient à les flouter à la diffusion, sous peine de perdre les budgets McDo et Coca-Cola qui sont tous les deux de gros annonceurs.

– Ah, oui.

Il avait honte pour eux, et pour lui tout autant car ils étaient reliés entre eux par les liens du sang. Il imaginait un long cordon sanguinolent qui les étranglait tous les trois.

– Ce serait trop compliqué, vous comprenez ?

– Oui.

– Alors, c’est vous qui serez le fil conducteur du reportage.

– Moi.

– On passera des images de la baraque et on fera des vols planés sur les vieilles photos que la police a prises à l’époque dans la cave.

Le reportage avait été diffusé trois mois plus tard. Les premiers temps, on le reconnaissait dans la rue. On lui jetait un coup d’œil et on détournait la tête aussitôt. On n’aimait pas les héros de cette tragédie dont l’Autriche avait tant pâti.

Un hiver est passé, il est redevenu anonyme. Une maison d’édition londonienne l’a contacté alors. Un chèque à cinq zéros pour donner sa version des faits. Une somme qui lui permettrait d’acheter cet appartement moderne dans le centre historique de Vienne où il terminerait sa vie.

La Grande-Bretagne avait toujours été une inconditionnelle de cette affaire cruelle à base de viol et d’enfants séquestrés. Les Mémoires d’Angelika avaient été publiés là-bas dix ans plus tôt.

– Mais nous sommes persuadés qu’elle n’a pas tout dit.

Sa version des faits était devenue la doxa de l’affaire, nul n’avait osé relever les invraisemblances et les contradictions de ce texte bouleversant. À défaut de l’insouciance et du bonheur, les dividendes de son séjour dans la cave lui avaient rapporté vingt-cinq millions de dollars qui l’avaient affranchie jusqu’à sa mort des contingences matérielles. Des millions d’exemplaires vendus, presque autant de traductions que le monde comptait de langues, plusieurs adaptations cinématographiques dont certaines avaient été oscarisées.

Roman voyait souvent Angelika et sa fratrie souterraine qui avait peur du jour et vivait à la lumière des ampoules rétractée dans l’entresol de sa maison de Salzbourg. Il était le seul enfant de la cave à avoir suivi un cursus scolaire. Même s’il n’avait obtenu

aucun diplôme, il était devenu autonome. Elle se gardait de lui apporter le moindre secours financier. Elle craignait qu'il se laisse aller, et finisse comme Petra et Martin terrorisé par le monde. Elle l'emmenait chaque été en voyage dans des pays chauds, tandis qu'ils demeuraient sur place, cuisinant les provisions qu'elle leur avait faites, s'abreuvant de télévision, prenant l'air dans le jardin la nuit venue.

Les enfants du haut ne s'étaient jamais laissé tout à fait adopter par leur mère. Une femme montée trop tard, et ils lui vouaient du bout des lèvres l'affection qu'on porte à une tante éloignée. Elle finirait par prendre acte de leur indifférence et les quitterait comme des amants ingrats. Une procédure d'abandon que l'État lui accorderait comme pour se faire pardonner une dernière fois d'avoir laissé pousser le monstre sur son sol. Quant aux enfants du bas, ils les avaient rapidement perdus de vue. Deux races antagonistes sorties du même ventre.

– Vous nous raconterez tout ce que vous savez.

– Je ne sais pas.

– Vous serez coaché par trois auteurs et un psychologue se chargera d'épousseter votre mémoire.

Dix semaines de travail, et au bout du compte un énorme manuscrit qu'on avait taillé comme un bosquet. Le livre était sorti en grande pompe l'été suivant.

– On sort toujours les best-sellers à la mi-juin.

Les médias autrichiens avaient boycotté l'ouvrage. D'une manière générale, lassée par cette histoire éculée dont les personnages lui semblaient avec le temps aussi fantasmatiques que ceux d'un conte de Grimm, l'Europe continentale n'y avait guère prêté attention. En Grande-Bretagne, quelques articles dans les tabloïds, une invitation en fin de soirée à la BBC, une émission sur une chaîne de télé confidentielle, et au bout du compte des ventes faméliques.

– En plus, pas d’adaptation audiovisuelle en vue.

L’éditeur furieux s’était déplacé jusqu’à son domicile pour vider son fiel.

– Le psy a bien vu que vous refusiez de parler. Il aurait fallu un tortionnaire pour vous faire avouer. Si vous aviez accepté de nous ouvrir les portes de votre mémoire, nous aurions obtenu une matière plus riche, plus consistante et probablement assez nouvelle et scandaleuse pour doper les ventes.

Accablé, Roman regardait une lame de parquet.

– Et nous épargner le gouffre financier au fond duquel nous nous trouvons à cause de vous.

Il l’avait quitté au milieu d’une phrase.

– La faillite, voilà.

Il ne lui avait donné ni coup de poing ni poignée de main, et il avait précipité sa corpulence dans la cabine de l’ascenseur. Il était descendu au sous-sol avant de se souvenir que Roman habitait sur le plancher des vaches.

Roman avait redouté un moment de se trouver contraint de rendre tout cet argent pour combler le déficit qu’il avait creusé par son amnésie. En définitive, il n’avait jamais reçu la moindre injonction.

Un livre silencieux, dans lequel il n’avait bredouillé que des confidences insignifiantes. Les rédacteurs s’étaient vus obligés d’en inventer. Ils lui avaient fait dire que son père leur lisait *Mein Kampf* ivre de bière, portait croix gammée tatouée sur son torse, et qu’Anneliese apportait parfois un repas préparé là-haut dans des gamelles dont le double fond était rempli de limes dont faute de barreaux ils n’avaient jamais pu faire le moindre usage.

En réalité, il ne se rappelait pas que sa grand-mère soit jamais descendue dans la cave. Il ne se souvenait plus d’elle. Il l’avait vue si peu et elle avait été si vite exilée. Par la suite, il n’en avait jamais plus entendu parler. Angelika avait appris un jour son décès,

mais elle ne s'était pas déplacée pour ses obsèques et ses enfants n'en avaient rien su.

Roman n'avait pas parlé. Mais sa collaboration à cet ouvrage avait ouvert la voie à la réminiscence. Des souvenirs enfouis sortaient de l'ombre. Ils le réveillaient chaque nuit quand ils éclairaient un à un dans sa conscience. Des moments de bonheur autour du sapin de Noël coupé dans la forêt par son père qu'ils avaient décoré tous ensemble. Les cadeaux qu'ils ouvraient avec une joie d'enfants élevés à l'air libre, et les bougies de ses cinq ans plantées dans le gâteau au chocolat cuit par Angelika qu'il avait soufflées en éclatant de rire sous les applaudissements de toute la famille.

Il se souvenait aussi du froid, des longs jours où il pleuvait sur la bâche que la mère installait tant bien que mal au-dessus des lits, des sueurs d'été quand la température ambiante flirtait avec les quarante degrés, de l'obscurité, de la soif, quand Fritzl coupait l'électricité et l'eau pour les punir.

Il avait beau secouer la tête, marcher dans l'appartement, courir dans la ville déserte, arroser sa tête d'eau glacée comme pour la refroidir et ralentir le fonctionnement de son cerveau, l'inconscient persistait à expulser les souvenirs comme autant de briques dont peu à peu sa conscience se servait pour rebâtir ce pan de sa mémoire qui s'était effondré la nuit où la police les avait extraits.

Pas vraiment des briques, des débris. Une mémoire enfouie qui avait explosé comme la maison d'Amstetten. De la poussière, une suie, comme si la terreur pouvait devenir incandescente et laisser des cendres. Les victimes sont décevantes, parfois les martyrs ne sont pas des héros. Et puis ces paillettes de bonheur. Une impression de paradis perdu, d'insouciance, de fête, la certitude d'avoir connu des instants de joie pure, transparente, lumineuse, celle des premières années de l'enfance.

Souvenir aussi de la première trappe ouverte sur un boyau obscur, des portes que Fritzl claquait derrière eux, de la deuxième trappe donnant sur un bureau. Puis une pièce torride où ronflait la chaudière. Sa mère qui lui bandait les yeux pour le protéger du jour. La montée de l'escalier. Le vacarme de la rue. Un autre escalier, un bruit de clé, de serrure, et encore une porte qui s'ouvre.

Angelika s'engouffre. Elle l'emporte dans son ancienne chambre d'enfant qu'occupe sa sœur Sophie qu'il n'a jamais vue. Elle a seize ans aujourd'hui, elle n'a vécu que neuf mois dans la cave et elle ne s'en souviendra jamais.

Les volets sont fermés, elle est partie pour l'école sans avoir fait son lit. Des posters collés aux mêmes endroits que du temps de sa mère. D'autres visages avaient remplacé celui de Julio Iglesias, comme des écrans qui auraient changé d'idée. Le mobilier n'avait pas été renouvelé, le placard avait été peinturluré en rose. Angelika reconnaissait la couverture bleue, elle s'était éclaircie en vingt-quatre ans, l'usure l'avait rendue fine comme un chiffon de laine.

Elle l'a couché. Il l'a entendue pleurer dans le couloir, mais ce n'est pas sûr car il s'était peut-être endormi déjà.

Un terrible réveil. Sa mère et son grand-père absents qu'on interrogeait au commissariat. Il ouvre les yeux sur une vieille femme éclairée par la lampe de chevet. Sa grand-mère découpée dans l'ombre. Il l'avait vue sur les photos que Fritzl descendait dans la cave pour leur montrer la vie merveilleuse des enfants du haut. Elle a un bol de lait dans les mains, des pétales de céréales flottent à la surface.

Il s'assied dans le lit. Il trempe la cuillère, mais il n'a pas le temps de terminer le bol. On carillonne, la vieille femme va ouvrir. Des voix menaçantes, des bruits étranges de pas sur le parquet. Dans la cave, il n'avait jamais entendu que celui des godasses de Fritzl, celui des escarpins de sa mère quand elle se déguisait pour

l'émoustiller ou arpenter seule les petites pièces pour se donner l'illusion qu'un amoureux allait venir l'emporter le temps d'un dîner au restaurant, d'une promenade dans la ville aux vitrines tentantes. Quant aux baskets, on les entend à peine et le plus souvent ils circulaient pieds nus.

Une policière l'emmène pendant que ses collègues fouillent la maison. Elle a une voix douce et elle ose à peine chuchoter à son oreille. Dehors, c'est la nuit. Les yeux aussitôt attirés par le ciel, le vide vertigineux au-dessus de sa tête. La lune brillante, éblouissante, le soleil dardant derrière elle qui l'aurait aveuglé si la planète avait fait un entrechat.

Il l'avait montrée à la policière en clignant des yeux.

– Là-haut, c'est Dieu ?

Une phrase en mauvais allemand presque incompréhensible, une langue dont les enfants ne se servaient guère dans la cave. Puis il avait filé à quatre pattes sur la pelouse en émettant une plainte. Elle l'avait rattrapé, serrant son poignet entre ses doigts comme une menotte. Elle le tirait, le traînait, comme si elle avait peur qu'il disparaisse dans un trou de taupe ou s'élève dans l'obscurité comme une montgolfière.

Les véhicules de la Bundespolizei garés devant la maison. Les gyrophares qui lui rappelaient les séries de la télé. À nouveau, une exclamation que la policière avait eu du mal à comprendre.

– C'est bien que je sorte, comme ça je vais pouvoir monter dans une voiture.

La route a défilé à travers les vitres. La lune passait d'une fenêtre à l'autre, disparaissait, tombait sur le pare-brise à la sortie des tunnels. Il ne la montrait plus du doigt, il enfonçait son visage dans le duvet de l'anorak neuf que la policière lui avait enfilé avant de l'emmener. Il essayait de s'effondrer, de se couler sous le siège avant. Des deux côtés on le retenait par le bras, un enfant échappé de l'enfer pouvait peut-être avoir le derrière assez chaud

pour faire fondre la tôle et le rejoindre à la vitesse de la lumière après un roulé-boulé sur le bitume.

Les mauvais jours. L'hôpital, ce château hanté où les portes battaient, où tout sonnait, où on le transbahutait, lui perçait la peau avec des aiguilles pour lui faucher son sang, où des radiologues le déshabillaient jusqu'à l'os, avec le jour menaçant derrière les carreaux quand un courant d'air soulevait les rideaux doublés de noir installés en hâte le lendemain de leur arrivée.

L'air trop propre, trop frais, et juste les effluves familiers de l'eau de Javel dont Angelika arrosait chaque jour les sanitaires. Pas trace de cette odeur de terrier, vingt-quatre années d'haleine, de sueur, de couches, dans une boîte close dont la grille d'aération donnait sur l'air stagnant du labyrinthe.

On les avait lavés, désinfectés, on avait jeté tous leurs vieux vêtements. Avec son frère ils se reniflaient en vain avec la nostalgie des exilés qui humeront leur vie durant des milliers de fleurs sans retrouver jamais le parfum du chétif rosier en pot trompant la mort sur le balconnet humide et sombre de la cuisine de la maison de leur enfance.

Le petit questionne souvent sa mère.

– Et papa ? Où il est, papa ?

Elle le fait taire d'une tape.

Un soir en le mettant au lit, elle lui a pris la main. Elle l'a serrée fort, comme si paume contre paume elle pensait mieux l'imbiber de ce mensonge.

– Papa est mort.

Deux yeux ronds qui semblent avoir enflé de larmes. Il les retient captives pour ne pas contredire le grand sourire d'Angelika.

Elle balaie son visage du bout des doigts.

– Ne sois pas triste, un papa ça ne sert à rien.

Angelika n'avait jamais répondu aux lettres hebdomadaires que lui envoyait son père depuis le début de son incarcération. Elle le reverrait vingt ans plus tard. Une sortie de prison à quatre-vingt-douze ans. L'opinion l'avait oublié et les autorités avaient décidé de s'en débarrasser ainsi que d'autres vieux criminels pour laisser place à de jeunes délinquants aux dents longues.

Roman avait été l'artisan de leurs retrouvailles. À force d'insister, il était parvenu à la convaincre de revoir son père. Un vieillard au visage comme un rideau affaissé. Il fallait l'analyser avant de reconnaître ses traits d'antan et les fondre en une seule image pour obtenir une sorte de portrait-robot de l'homme déjà bien mûr qu'elle avait vu pour la dernière fois ce soir d'avril 2008 où elle l'avait donné.

Elle n'avait pas voulu pénétrer dans la place. Roman l'avait déposée devant la grille du jardin. Ils avaient échangé un regard.

– Je ne peux pas.

– Tu m'as promis.

Un regard, pas de mots. Une réminiscence du temps où les pensées des habitants de la cave s'entrechoquaient parfois sans avoir besoin d'être dites.

Il avait garé sa voiture sous un marronnier en fleur. Il avait fait le tour de l'enceinte. Il était entré par la porte de la rue. Il avait salué

une infirmière. Il était monté à l'étage. Fritzl l'attendait debout dans sa chambre habillé de pied en cap.

– Elle est là ?

Une petite voix issue d'une bouche aux lèvres aussi pâles que les joues, lèvres indiscernables, comme une ride supplémentaire dont le sillon comportait une béance pour laisser passer les phrases.

– On va la rejoindre, papa.

Le seul de ses enfants à l'avoir appelé papa depuis la découverte de la cave, à avoir bravé la consigne d'Angelika. Les autres avaient refusé d'entrer en contact avec lui, renvoyant toutes ses lettres, ses menus présents, changeant de numéro de téléphone à chaque fois qu'il parvenait à les joindre.

Dès sa majorité, Roman avait pris le car chaque samedi pour aller le visiter. Des embrassades au parloir, et parfois ils demeuraient une demi-heure en silence la main dans la main.

Ils ont descendu doucement l'escalier orné de photos de cubes et de grandes boules bleus, formes et couleur déterminées par un gérontologue pour donner aux vieillards une vision apaisée de la vie. Le seul escalier qu'il emprunterait désormais.

Un gémississement à chaque marche. Parvenu au demi-palier, il reprend son souffle. Un soupir de soulagement quand il pose enfin le pied dans le hall.

Une dame aux cheveux clairsemés lui demande s'il n'éternue plus.

– Non, mais je tousse encore un peu le soir.

La traversée du salon, des femmes âgées assises dans des fauteuils. À cet âge avancé la plupart des hommes étaient morts depuis longtemps.

Roman ouvre la porte qui donne sur le grand jardin. Une impressionnante armée de bancs pourvus de hautes poignées. Trois statues en résine colorée représentant des personnages de Walt Disney.

Fritzl porte un grand manteau gris, une écharpe en laine, des lunettes aux vitres verdâtres. Il serre dans son poing un parapluie qui lui sert de canne sous le soleil. Silhouette efflanquée aux petites pattes chaussées de pantoufles qui avance souriante dans le jardin en saluant de la main les pensionnaires avachis sur les bancs ou poussant un déambulateur dont les roues font crisser le gravier des allées.

Roman le tient par le bras. Il marche tête droite, menton levé. Un Mussolini qui aurait eu le temps de devenir vieux. Ils font quelques pas. Il tourne vers lui son regard inquiet.

– Où elle est ?

– Elle nous attend devant la grille.

– Pourquoi ?

Roman ne lui dit pas qu'Angelika ne veut le voir qu'à l'abri des contacts, répugnance à respirer son haleine, l'odeur de son corps pourtant savonné le matin même par l'infirmier.

Fritzl se défait du bras de son fils.

– Laisse-moi.

Il s'appuie sur le parapluie. Il avance doucement, sans à-coups, comme une caméra sur un rail. Quand il l'aperçoit, c'est une image un peu floue. Il avance encore, il finit par la voir absolument nette dans sa veste grenat. Le visage grossit peu à peu, il distingue ses traits. Un front lisse, bouche aux lèvres bombées, yeux ronds entre des paupières sans plis. Il ne la reconnaît pas. Un lifting datant de l'automne dernier, une poitrine neuve qui pointe sous les épaisseurs de tissu. Seules les mains sont plissées, tachées de son, comme si elle avait oublié d'enlever ses gants.

– Angelika.

Elle regarde son père, son amant, son homme. Elle se demande si en désespoir de cause elle ne l'a pas aimé un jour. Race humaine, besoin coûte que coûte d'amour, de rêve, toxicomanie contractée dans le bocal amniotique.

La carte du tendre parcourue dans la cave. Un amant fantasque,

jamais à l'heure, fille de l'air toujours en voyage. Quand il l'abandonnait elle crevait d'amour tout autant que de faim, elle avait fini par s'attacher à cet être dont le sexe lui avait donné douleurs, joies et enfants. Elle a honte de ce convoi de souvenirs qui traverse sa conscience. Elle recule, elle traverse. Elle essaie de se réfugier dans la voiture. La portière est fermée. Elle cherche une issue. Elle entre dans une boutique. Elle se cache dans la cabine d'essayage. Elle tire le rideau.

Fritzl essaie d'accélérer le pas, comme s'il allait traverser la grille et la dénicher. Roman le suit de près, il veut pouvoir le cueillir avant qu'il ne tombe. Fritzl se retourne. Une gueule de vieillard perdu qui cherche à faire monter ses larmes. Il s'accroche au bras du fils.

– Elle ne veut pas me parler ?

– Je ne sais pas.

Roman le fait pivoter. Il le ramène au salon, il le monte à sa chambre. Fritzl debout devant son lit, appuyé sur le parapluie.

– Assieds-toi, papa.

Il pousse le fauteuil. Il l'assied.

– Tu vas déjà partir ?

Roman passe souvent tout le dimanche avec lui, mais parfois il s'en va soudain. Il s'enfuit de l'asile sans même l'embrasser.

– Ne t'inquiète pas, je resterai jusqu'à ce soir.

– Je crois qu'elle ne m'aime pas.

Une rengaine que le vieux aime à enfourcher. Le petit plaisir de s'apitoyer devant la victime qu'après un crime le coupable espère être devenu.

– Elle ne m'aime pas.

Il serre le poignet de Roman. Il tend sa tête vers lui.

– Tu te rappelles, quand tu étais petit ?

Les souvenirs de la cave dont le vieillard s'enivre. Le bonheur dans la réclusion quand on prend un récipient pour l'univers. Une cave seule au monde, les événements infimes du quotidien et la

télévision qui raconte peut-être au jour le jour l'histoire d'une civilisation disparue. Les émetteurs survivants sur les hauteurs diffusant dans le vide les actualités d'autrefois.

– J'avais apporté des mouchoirs de couleur.

Il y en avait des verts, des roses, des jaunes comme des citrons. Roman les tirait de la boîte en éclatant de rire. Il les jetait en l'air, il leur courait après quand ils planaient.

– Ce que tu as pu t'amuser avec ça.

Roman est allé respirer à la fenêtre. L'air lui manquait en se souvenant. Il regardait au loin. Il se sentait coupable d'avoir été si heureux dans la cave. D'aimer son père, aussi.

Quand Roman a assisté à l'effondrement de la maison d'Ams-tetten, sa mère était morte à Zurich depuis deux ans. Pour fuir la pression du fisc autrichien, elle s'était expatriée en Suisse après la mort de Petra et de Martin qui n'avaient jamais quitté l'entresol aux claires-voies toujours closes de sa maison salzbourgeoise.

À soixante-dix-neuf ans, la maladie d'Alzheimer l'avait prise en pitié. À quatre-vingt-deux ans, les derniers souvenirs de la cave s'étaient effacés. Une délivrance tard venue, mais Roman avait remarqué que de son regard l'inquiétude avait peu à peu disparu. Une cave d'où elle n'avait pu s'extraire tant qu'elle persistait dans sa mémoire. Une cave d'où on ne pouvait s'échapper qu'à condition de n'y avoir jamais vécu. Une pneumonie l'avait emportée deux jours avant ses quatre-vingt-sept ans.

Elle avait dit souvent qu'elle refusait de finir enfermée dans un cercueil. Elle tirait alors une profonde bouffée sur sa cigarette en esquissant un sourire. Roman l'avait fait incinérer. Il avait rangé l'urne dans le coffre de sa banque à côté des lingots de son héritage. Des métaux précieux, des appartements à Berlin et à Bâle, des valeurs mobilières gérées par une banque d'affaires.

L'appartement de Zurich était resté en l'état. La femme de ménage continuait à venir passer l'aspirateur trois fois par semaine. Il n'avait pas osé la congédier.

L'effondrement de la maison d'Amstetten a sonné le glas de ses angoisses. Les souvenirs d'en bas se sont desséchés, de petites choses atrophiées dans sa mémoire. Il a retrouvé la jeunesse, comme si les années s'étaient écroulées avec les murs.

Le présent avait vaincu. Débarrassé du passé et de l'avenir, l'insouciance était possible. Il n'attendait plus rien d'autre de la vie que la satisfaction d'être toujours vivant. Il suivait son bonhomme de chemin loin de la conjugalité, de l'amour, de l'amitié, des déboires.

Il sentait peu à peu monter en lui le bonheur. La récompense de n'avoir pas abandonné, d'avoir souffert tête haute, de n'avoir pas cédé à la tentation de dévisser, de se tuer, de se laisser mourir.

Il a mené à Vienne l'existence d'un vieil adolescent obèse et habitudinaire. Des journées paisibles devant des jeux vidéo, à regarder par la fenêtre la rue défiler comme un documentaire sur l'espèce humaine, à se sustenter de charcuterie et de corn-flakes, à sortir de temps en temps pour se ravitailler les jours où sa domestique était en congé.

Une mort dans son sommeil à l'aube du siècle prochain après des décennies dans ce caravansérail encombré de joysticks, de consoles, de vieux flippers, de personnages en peluche grands comme des ours. Une myriade de chambres d'enfant gâté où il se perdait délicieusement les derniers temps comme un gros bébé fripé qu'on aurait lâché dans un magasin de jouets.

Du petit peuple de la cave, seul Roman aura été sauvé.

Fritzl avait été baptisé Josef comme son père. Il avait nommé ainsi le sixième enfant de son premier lit. Sa mère s'appelait Annette, un prénom cousin de celui de son épouse Anneliese.

Un père incapable, paresseux, improductif, foutu dehors par la mère quand il avait quatre ans. Enrôlé dans les troupes d'assaut, il était mort sur le front de l'Est en 1944 sans avoir jamais cherché à le revoir. On a dit qu'il était stérile, Annette avait conçu le projet de se faire féconder par un anonyme pour l'humilier. Sur le plan biologique, dans ce cas-là Fritzl serait né de père inconnu.

Annette fut une victime du nazisme. Durant la guerre, on avait imposé aux habitants d'Amstetten d'héberger des familles dont les maisons avaient été détruites par les bombardements alliés à l'est du Reich. Une famille par pièce, avec accès libre à la cuisine et aux commodités. Elle leur menait la vie dure, leur coupant l'eau par surprise, souillant leur pain, les traitant de tous les noms d'oiseaux du patois régional qu'elle maîtrisait mieux que l'allemand et maudissant l'Anschluss. Ils s'étaient plaints aux autorités.

Trois gendarmes du cru étaient venus l'arrêter. Elle avait refusé de leur ouvrir en injuriant Hitler.

– Je le dégueule, lui et toute sa clique d'Allemands.

Elle a renouvelé ses insultes quand ils ont eu défoncé la porte. Devenue furie, cette femme maigre d'un mètre cinquante-six s'est emparée d'une pelle à cendre et a ouvert l'arcade sourcilière

du petit gros de la bande. Les autres dégainant leur arme, mais n'osant pas tirer sur une voisine qu'ils connaissaient depuis leur enfance. La pelle tombée à terre, Annette sur le carreau qui se débat avec l'énergie des haineux en colère. Le blessé enragé qui se jette sur elle, lui pilant le visage avec la crosse de son fusil. L'œil droit qui éclate et elle s'évanouit sans un cri. On en profite pour l'embarquer.

Emprisonnement six mois durant à une portée de mitraillette du centre d'Amstetten dans un des cinquante camps annexes de Mauthausen. Comme le règlement l'exige, elle est déshabillée à son arrivée et doit revêtir l'uniforme rayé frappé du triangle vert des prisonniers de droit commun. On la tond, on la tatoue. Un médecin juif coud la paupière de son œil crevé avec une aiguille et du fil dérochés à l'infirmerie des SS. Il est dénoncé le lendemain et battu à mort. L'Aryenne n'est pas inquiétée.

Les premiers temps elle travaille quatorze heures par jour, l'appel dure trois heures chaque soir avant qu'on puisse aller dormir jusqu'à l'aube dans un baraquement.

Josef a été placé à Vienne dans un orphelinat. Un gosse douloureux d'avoir été arraché à sa brutale mère. Il s'échappe aussitôt pour la retrouver. Perdu dans la ville, dans tous les sens il suit la foule. À la nuit tombée, il chemine seul, inaperçu, minuscule et luisant à la lumière des lampadaires sous sa cape en ciré noir.

Il se faufile au milieu d'un groupe d'hommes en chapeaux qui pénètrent dans la gare. Il grimpe avec eux dans un wagon de première classe. La queue du train est bruyante du chant des recrues éméchées que bientôt Friedrich Paulus consommera jusqu'à la dernière devant Stalingrad. Il se pelotonne dans le couloir à l'ombre d'une malle.

Deux soldats le remarquent en procédant à la dernière inspection. Ils le ramassent, le déposent sur le quai en faisant un geste en direction d'un policier qui s'abrite de la pluie sous un auvent

rouillé pour éviter de tremper sa cigarette. Fritzl est ramené à l'orphelinat où on le bat.

Annette se vante à son retour d'avoir rapidement décroché un poste de kapo. De fait, elle n'est pas maigre et ses cheveux ont repoussé. Elle retrouve sa maison réquisitionnée jusqu'à la gueule. Lui reste un matelas dans le cellier, celui où elle mourra séquestrée trente-sept années plus tard.

Elle récidive quelques semaines après son retour, agressant une jeune femme cantonnée dans son ancienne chambre avec ses trois enfants. Nouvelle arrestation, et cette fois elle est conduite au camp principal de Mauthausen-Gusen où elle casse des pierres avec les autres. À nouveau le supplice de l'appel du soir, puis elle doit grimper les cent quatre-vingt-six marches inégales qui mènent aux baraquements.

Elle ne tarde pas à être affectée au four crématoire où sont brûlés les corps des prisonniers morts d'épuisement, sous les coups, les crocs des chiens, les balles des SS qui s'amuse le dimanche à chasser l'humain.

Certains arrivent encore vivants parmi les tombereaux de morts. On l'arme d'un bâton pour éteindre leurs plaintes. Souvent, elles sont presque inaudibles et puis ils sont trop nombreux à geindre. Ils se taisent dans les flammes. Elle est libérée en février 1943. Elle parcourt pieds nus dans la neige les trente kilomètres qui la séparent d'Amstetten.

Un matin de mars 1943, un gendarme stoppe sa moto devant la maison. Du side-car, il extirpe Josef dont seul le regard inquiet émerge de dessous la bâche. Le gendarme frappe à la porte, après bien des palabres la mère exaspérée finit par en prendre livraison. Un paquet affectueux qui essaie de lui sauter au cou dont elle se libère d'une mornifle.

– Je l’avais oublié, celui-là.

Elle le croyait dissous une fois pour toutes dans le Reich sens dessus dessous depuis qu’il reculait chaque jour davantage sur le front de l’Est. Elle l’avait toujours maltraité, le balançant sur le carreau, le battant à coups de pied. Elle continuera jusqu’à son adolescence. Une coutume éducative tenace en Autriche. Récemment encore, il n’était pas rare de voir dans un lieu public des parents jeter par terre un enfant désobéissant et s’acharner sur lui dans l’indifférence générale.

Fritzl s’est vengé plus tard en enfermant sa mère durant vingt et un ans sous les combles dont il avait muré la fenêtre avec des parpaings. Il n’ouvrait la porte que trois fois par semaine, remplissant de soupe et de pain dur la bassine qui lui servait d’auge. Il avait installé des toilettes au milieu de la pièce pour s’éviter la corvée d’évacuer ses excréments.